

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre AULAIR

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 21, p. 235-238

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,

C'est un chroniqueur qui s'alite.

Je dis que c'est beaucoup...

car, en plus du désagrément qu'il doit éprouver de « payer son tribut à la maladie », fût-elle bénigne, je considère la gloire de le remplacer comme une compensation insuffisante aux charges de l'emploi. Sans doute, une chronique ne demande pas, ainsi que le voulait Fénelon pour un prêche, six mois de préparation ; elle est plutôt sentée jaillir d'un jet, et réclamer plus d'esprit, de légèreté, de vivacité, d'agilité, de facilité que de laborieuse application. C'est fort bien quand les dieux vous ont départi l'aissance ailée que n'aggrave point la pesanteur d'un lourd entendement. Sinon, quel supplice d'avoir à faire de l'esprit là, sur commande, à propos de tout et de rien, — et que ça presse, et que la linotype se dispose à happer votre marchandise. Non, ce n'est pas rien, de suppléer au dernier moment un chroniqueur qui s'alite.

Au reste, il semblait, voici un mois, beaucoup plus sérieusement atteint qu'aujourd'hui, au point que plusieurs centaines de cœurs sensibles s'émurent de son état lamentable. Cela se passait à Carnaval, et c'était au théâtre. Trahi, vaincu, affamé et fugitif, il tombait misérablement du haut de ses rêves de conquête, dans les noires désillusions d'une entreprise échouée. Ce qui n'échoua pas, ce fut la représentation. Notre chroniqueur fut un Charles-Edouard de fort belle allure, jusque dans ses malheurs ; le vieil aveugle et son petit-fils surent être pathétiques et prenants à souhait ; et pour faire des jaloux, je me contente de louer en bloc les amis du prince et les traîtres (il y avait naturellement des traîtres) dont le jeu dévoile un ensemble de qualités beaucoup plus que suffisantes. Bref, les « Jacobites » furent un succès pour les acteurs de l'Agaunia. Comme toujours, les morceaux d'orchestre et les chœurs ont charmé l'auditoire ; j'en parlerais volontiers, si j'étais compétent ; mais j'ai toujours été rebelle à la musique, au point qu'il m'est arrivé

dernièrement, en passant devant une salle d'exercice, de prendre pour des vagissements d'enfant en détresse, des sons qu'on m'a assuré provenir d'un violon. — La comédie, une pochade sans conséquence, fut bien enlevée ; elle fit beaucoup rire — presque trop. Bah ! à la veille du Carême, il ne messied pas de se dilater largement, et le rire peut sonner avec franchise, même quand des balivernes l'excitent.

A vrai dire, on ne se prive pas d'être joyeux, en toute saison, y compris le Carême. C'est le temps où la nature s'essaye, frileusement, à sortir de son suaire, où les premières fleurs timides témoignent de la poussée discrète d'une nouvelle vie, où le cornouiller, agrippé au flanc du rocher de Vérossaz, en corrige d'un or pâle l'austère nudité. Le réveil va bientôt devenir général. Les merles commencent à entonner leurs dianas printanières, les pinsons s'en donnent déjà avec conviction, et un de ces quatre matins, quand le soleil aura relégué le brouillard au diable vert, vous verrez pousser l'herbe et sortir les bourgeons. On patauge dans la boue ; mais on sent la vie qui revient et on patauge sans dégoût.

Sur les alpages, la neige ne se hâte pas de disparaître, et toutes les montagnes sont encore ensevelies dans leur blancheur. Depuis quelques jours, quand l'absence des nuages l'autorise, il y a des potaches qui les considèrent avec une attention, nouvelle pour eux, et des airs à-demi entendus qu'on ne leur connaissait pas. C'est le fruit d'une conférence de M. Emile Gos, qui leur révéla la beauté sauvage et grandiose de nos Alpes, les émotions incomparables de l'alpinisme, la force de résistance et l'énergie de volonté qu'exige ce sport ; le voyage qu'il nous fit faire des bords du Léman aux Dents du Midi, au Mont Rose, au Cervin — dont les projections sont des œuvres d'art — le film cinématographique d'une traversée de l'arête de l'Argentine, ses explications souvent émouvantes, n'ont pas manqué d'enthousiasmer nos varappeurs, ni de faire frissonner un peu les gens sujets au vertige. Si bien qu'un petit, la nuit suivante, dégringolant en rêve dans des précipices insondables, s'est mis à réclamer à grands cris des ailes... des ailes...

Il y a de ces idées qui en appellent invinciblement d'autres,

de ces associations liées si fort dans l'esprit qu'elles paraissent indissolubles. Ainsi, le mot « aile » éveille l'idée d'« oiseau ». C'était du moins le cas dans mon jeune âge ; je ne m'étonnerais pas outre mesure qu'aujourd'hui la notion « aile » suggérât plutôt l'idée d'« avion », comme, peut-être, du temps de Cervantès, l'idée de « moulin à vent ». Il faut compter avec l'évolution, dans tous les domaines. Quoi qu'il en soit, j'en tiens pour les associations d'idées telles que les pratiquaient nos subconsciences d'enfants, et je veux dire ceci : que si, vraisemblablement, le cri nocturne que je viens de rappeler ne détermina point M. le Ch^{ne} Mariétan à nous faire une causerie sur les oiseaux, il me fournit pourtant une transition infiniment heureuse pour mentionner sa causerie, et pas le moins du monde tirée par les cheveux, comme on voudra bien le remarquer. L'art des transitions étant chose si délicate, c'est un vrai régal que d'y réussir parfaitement, une fois ou l'autre.

Donc, apôtre zélé de la Science, M. Mariétan jugea utile de donner, comme complément à ses cours, une séance avec projections sur les mœurs des oiseaux. Il nous intéressa vivement, nous apprit bien des choses, stimula en nous le goût de l'observation, et nous fit estimer mieux ces aimables bipèdes, en général déjà si sympathiques. Nous le remercions de la peine qu'il s'est donnée et qui ne sera pas perdue.

A propos de sympathiques bipèdes (voulez-vous des transitions ?...) nos bons amis les Lycéens s'en sont allés, le jour de la St. Thomas, un de leurs patrons, causer métaphysique sur les bords du Rhône. Après avoir évalué rationnellement suffisante la longueur du chemin parcouru, ils s'aperçurent qu'ils étaient arrivés à Aigle. Ils s'y arrêtrèrent, et pensèrent avec justesse qu'il était bon d'y renouveler leurs tissus. Quand ils eurent considéré qu'ils avaient dûment apaisé leur appétit, sans outrepasser les prescriptions d'Hippocrate, ils se levèrent, quittèrent la taverne, et rentrèrent au logis. Le soir, en s'examinant la conscience, ils constatèrent qu'ils avaient été bien sages, et ils furent très contents d'eux-mêmes, car, comme le disait cet ancien, « la modération ajoute au mérite ».

Pierre AULAIR.

P.-S. Avant de livrer mes feuilles à la Rédaction, il ne faut pas que j'oublie de présenter les félicitations et les vœux de toute la famille des « Echos » à MM. les Ch^{nes} Maret et Poncet, nouvellement ordonnés prêtres. M. Poncet a procuré à l'église Abbatiale, qui en jouit assez rarement, le privilège d'une première messe solennelle. M. Maret a célébré la sienne dans sa paroisse de Vollèges.

Ad multos annos !